Extrait de

De l'égalité des deux sexes

François Poullain de la Barre - 1673

édité en Folio ou en pdf sur Internet

Il n'y a rien de plus délicat que de s'expliquer sur les femmes. Quand un homme parle à leur avantage, l'on s'imagine aussitôt que c'est par galanterie ou par amour. Nous sommes remplis de préjugés, et il faut y renoncer absolument pour avoir des connaissances claires et distinctes.

L'on peut mettre au nombre de ces préjugés celui qu'on porte vulgairement sur la différence des deux sexes, et sur tout ce qui en dépend. Il n'y en a point de plus ancien ni de plus universel. Les savants et les ignorants sont tellement prévenus de la pensée que les femmes sont inférieures aux hommes en capacité et en mérite, et qu'elles doivent être dans la dépendance où nous les voyons, qu'on ne manquera pas de regarder le sentiment contraire comme un paradoxe singulier.

Cependant il ne serait pas nécessaire pour l'établir, d'employer aucune raison positive, si les hommes étaient plus équitables et moins intéressés dans leurs jugements. Il suffirait de les avertir qu'on n'a parlé jusqu'à présent qu'à la légère de la différence des deux sexes, au désavantage des femmes; et que pour juger sainement si le nôtre a quelque prééminence naturelle par-dessus le leur, il faut y penser sérieusement et sans intérêt, renonçant à ce qu'on en a cru sur le simple rapport d'autrui et sans l'avoir examiné.

Il est certain qu'un homme qui se mettrait en cet état d'indifférence et de désintéressement, reconnaîtrait d'une part que c'est le peu de lumière et la précipitation qui font tenir que les femmes sont moins nobles et moins excellentes que nous. Si cet homme était philosophe, il trouverait qu'il y a des raisons physiques qui prouvent invinciblement que les deux sexes sont égaux pour le corps et pour l'esprit.

Si l'on demande à chaque homme en particulier ce qu'il pense des femmes en général, et qu'il le veuille avouer sincèrement ; il dira sans doute qu'elles ne sont faites que pour nous, et qu'elles ne sont guère propres qu'à élever des enfants dans leur bas âge, et à prendre le soin du ménage. Peut-être que les plus spirituels ajouteraient qu'il y a beaucoup de femmes qui ont de l'esprit et de la conduite ; mais que si l'on examine de près celles qui en ont le plus, on y trouvera toujours quelque chose qui sent leur sexe : qu'elles n'ont ni fermeté ni

arrêt, ni le fond d'esprit qu'ils croient reconnaître dans le leur, et c'est un effet de la providence divine et de la sagesse des hommes, de leur avoir fermé l'entrée des sciences, du gouvernement, et des emplois, que ce serait une chose plaisante de voir une femme enseigner dans une chaire, l'éloquence ou la médecine en qualité de professeur, marcher par les rues, suivie de commissaires, de sergents, pour y mettre la police, haranguer devant les juges en qualité d'avocat, être assise sur un tribunal pour y rendre justice, à la tête d'un parlement, conduire une armée, livrer une bataille et parler devant les républiques ou les princes comme chef d'une ambassade.

J'avoue que cet usage nous surprendrait, mais ce ne serait que par la raison de la nouveauté. Si en formant les états et en établissant les différents emplois qui les composent, on y avait aussi appelé les femmes, nous serions accoutumés à les y voir, comme elles le sont à notre égard. Et nous ne trouverions pas plus étrange de les y voir sur les fleurs de lys, que dans les boutiques.

Si on pousse un peu les gens, on trouvera que leurs plus fortes raisons se réduisent à dire que les choses ont toujours été comme elles sont, à l'égard des femmes, ce qui est une marque qu'elles doivent être de la sorte et que si elles avaient été capables des sciences et des emplois, les hommes les auraient admises avec eux.